

Savoir être en Vacances

Vers 1787 ou 1788, l'incomparablement ridicule Mme de Genlis était chargée d'élever les quatre enfants du duc d'Orléans, plus tard Philippe-Egalité...

Quant à l'éducation physique, ah! sur ce point Mme de Genlis ne plaisantait pas. Elle exigeait d'abord la pleine nature, tout l'air vivifiant et toute la cure de soleil que nous souhai- tons aujourd'hui à nos enfants sur les plages et dans les champs...

En bien, s'il vous plaît, étiez-vous à ne délasser de leurs études, pour des enfants, et jouer de la sainte nature? Et pour s'imposer, qui, même le plus sportif, y aurait-il rien de fort hygiénique en une telle existence...

Dans les entrées et trois intéressants Mémoires du comte Mole, publiés en ce moment par le marquis de Noailles, nous lisons que l'ordonnance des eaux de Vichy à ce ministre qui souffrait sans trêve...

Neanmoins, dès son arrivée, le comte Mole apprend avec une satisfaction mal déguisée que la chambre à côté de la sienne, dans l'auberge où il est descendu, se trouve occupée par Mme de Z... et que la duchesse de Duras habite tout près, c'est-à-dire à l'autre extrémité du "bourg" de "bourg" de Vichy!

La Roumanie a presque doublé la superficie de son territoire; la petite Serbie est devenue la grande Yougoslavie, englobant des habitants qui ne sont pas tous de races yougoslaves...

Mais ces agrandissements sont bien peu de chose à côté de ce que l'Angleterre a obtenu, ou plutôt a exigé. Et pourtant, personne ne songe à lui reprocher son impérialisme.

L'Angleterre parviendra, peut-être, à obtenir que la France cesse sa politique rhénane, qu'elle lâche le gage solide et dans dix ans l'Allemagne retombera sur le dos de la France et ses escadilles bombarderont Londres une fois de plus.

Alors, comme la dernière fois, l'Angleterre criera: "Hurrah for France!" Elle enverra son armée de mercenaires, 50 à 60,000 hommes, au front et dira aux Français: "Retenez les Boches, retenez-les bien, nous arrivons!"

Et l'Angleterre, tranquillement, décrètera la conscription, formera des officiers et des soldats.

En France, les soldats se feront tuer en attendant que l'Angleterre soit prête.

Et puis, on refera une paix, qui rapportera gros, très gros, à l'Angleterre.—E. H.

IMPERIALISME

Nous lisons dans La Gazette de Bruxelles:

M. Poincaré, dans son discours de Senlis, a magistralement répondu aux déclarations de M. Baldwin. Il a réfuté cette infâme accusation d'impérialisme portée contre la France et, en deux mots, a retourné ce grief contre d'autres, qu'il n'a pas nommés.

Par politesse ou par diplomatie, M. Poincaré s'est contenté de dire que la France n'avait conquis aucun territoire, tandis que "des puissances amies reculaient leurs frontières..."

Nous ne sommes pas tenus aux mêmes réserves que M. Poincaré et nous pouvons relever ce que "des puissances amies" ont gagné pendant la guerre.

La France n'a pas obtenu une motte de terre qui ne lui appartint de droit. Au contraire.

On lui a rendu le Congo français et l'Alsace-Lorraine; mais on lui a refusé la Surin, province qui lui avait été enlevée en 1815 et sur laquelle elle avait autant de droits que nous en avions sur Eupen et Malmédy.

La flotte de guerre allemande, que craignait l'Angleterre, a été coulée, sans combat, à Scapa-Flow. La flotte commerciale était réduite presque à zéro après l'armistice. Quant à l'empire colonial allemand, il est aux Anglais.

Avant la guerre, l'empire britannique possédait 28,649,479 kilomètres carrés de territoires.

Maintenant, il en compte 39,971,000!

L'Angleterre a tout pris! Tout au plus a-t-elle daigné nous laisser, à peu près le quart de ce que nous avions conquis par les armes et au prix de notre sang dans l'Est africain allemand.

Toutes les colonies allemandes ont été pour elle, et tout ce qu'il a été possible d'enlever aux Turcs, c'est encore elle qui se l'est adjugé!

Elle s'est même emparée, à la faveur de conférences, de territoires de la Syrie qui revenaient à la France, et ce qu'elle n'a pu lui reprendre, elle l'a fait rendre aux Turcs.

Puits de pétrole, mines de charbon ou concessions minières, elle a tout fait.

L'Est et le Sud-Ouest africain allemands, le Togoland, en Afrique; l'Hedjaz, la Palestine, la Mesopotamie en Asie; la Nouvelle-Guinée, les îles Bismarck, la Nouvelle-Poméranie, les îles Samoa, c'est l'Angleterre qui s'est tout réservé.

Dix gros millions de kilomètres carrés de nouvelles colonies, de protectorats, de zones d'influence, voilà ce que la guerre lui a rapporté!

Et c'est elle qui clame dans le "con-crit européen": "La France est belliqueuse; elle est impérialiste; elle ne rêve que conquêtes et annexions!"

Mais bon portage, mais mieux lotis que les Français, les Italiens ont récupéré un peu plus que leurs provinces "irredentes", sans parler de ce qu'ils ont obtenu en Albanie et en Asie Antérieure.

Les Grecs, qui n'avaient pas été d'une secours exceptionnel pendant la guerre, avaient obtenu de formidables concessions, qu'ils ont d'ailleurs perdues plus vite qu'ils ne les avaient gagnées.

La Roumanie a presque doublé la superficie de son territoire; la petite Serbie est devenue la grande Yougoslavie, englobant des habitants qui ne sont pas tous de races yougoslaves.

Mais ces agrandissements sont bien peu de chose à côté de ce que l'Angleterre a obtenu, ou plutôt a exigé.

Et pourtant, personne ne songe à lui reprocher son impérialisme.

L'Angleterre parviendra, peut-être, à obtenir que la France cesse sa politique rhénane, qu'elle lâche le gage solide et dans dix ans l'Allemagne retombera sur le dos de la France et ses escadilles bombarderont Londres une fois de plus.

Alors, comme la dernière fois, l'Angleterre criera: "Hurrah for France!" Elle enverra son armée de mercenaires, 50 à 60,000 hommes, au front et dira aux Français: "Retenez les Boches, retenez-les bien, nous arrivons!"

Et l'Angleterre, tranquillement, décrètera la conscription, formera des officiers et des soldats.

En France, les soldats se feront tuer en attendant que l'Angleterre soit prête.

Et puis, on refera une paix, qui rapportera gros, très gros, à l'Angleterre.—E. H.

La population de Halifax est de 50,000 habitants.

DE LA PART DE LA NOUVELLE-ORLEANS



La plus belle guirlande de fleurs que l'on ait vue au bal donné par le Cercle de la Nouvelle-Orléans. La guirlande a été envoyée à Marion, Ohio, à l'occasion de l'entrée du tombeau.

La Parisienne

UN PORTRAIT PAR MME AL-PHONSE DAUDET

De la Française d'aujourd'hui, la Parisienne est devenue le type, fait du mélange des races, comme un type familial unique, s'accomplit maintenant à l'aide de photographies successives et résumant les traits généraux. Nos romanciers, évoluant chacun dans un centre spécial, peuvent trop restreindre, ont-ils bien rendu cette physionomie fine et sérieuse, sensible comme lui aux courants et aux brises? Bien peu l'ont figuré telle qu'elle est, avec ce côté positif qui lui fait au front, sous la frisure dorée des cheveux, un pli séparant ses sourcils, volontiers joints; bien peu ont pu deviner, dans la moindance du soir, la ménagère du matin, la maman de toute la journée.

C'est que le temps compte pour ces belles personnes dont beaucoup, pratiquement, le matin quelques sport. Elles ne perdent guère les minutes; l'exception les visites, souvent forcées, mais alors très courtes, où l'on peut entendre parfois un jugement net sur les nouvelles politiques, le crime passionnel ou le récent succès théâtral et littéraire.

Il suffirait souvent d'entrer dans un salon pour connaître le résumé des événements du jour, presque toujours de jugement sain et sûr; car cela surtout est français: la légèreté dans le sérieux, le rapide passage sur l'explication inutile, et le geste net ou nul. Oui, la Parisienne résume bien la Française; en faisant appel aux différentes vertus de ses sœurs, portant des listes de noms célèbres, dédoublant la réputation du mari en une autre, plus douce et plus voilée, toute consacrée au bien discret.

Ni grande ni petite, peut-être pour rait-on dire ni trop brune ni trop blonde, la Française semble, parmi les femmes groupées des nations civilisées, la mieux proportionnée, la mieux pondérée. C'est la femme de son climat. Avec sa physionomie affinée, son geste souple, sa taille qui n'a ni la sveltesse d'un peu crâne de l'Anglaise, ni l'exubérance de l'Allemande, elle apparaît comme l'être de devoir et de séduction, d'héroïsme simple et d'esprit complexe, de maternelle tendresse, même en amour, d'infinité coquette et juste envers la mort, telle que l'ont peinte et comprise Chateaubriand dans ses "Mémoires", Michelet dans la "Femme", les Goncourt dans la "Femme au dix-huitième siècle", Mme Sand et Balzac, dans leurs romans ou, pourtant, se développe le type de la femme sous toute forme provinciales, elle sait tenir un ménage, une maison, mener une famille et d'une air souple, sans passer sa vie dans les offices comme l'Allemande, ni sacrifier le tour élégant de sa phrase ou de son corsage.

SHAKE - HAND

Nous sommes heureux de placer sous les yeux de nos lecteurs l'article ci-dessous, paru d'abord dans "Les Annales Politiques et Littéraires" et dû à la plume de A. Brissson de l'Académie Française.

Il y a profit à interroger les étrangers de passage. C'est un moyen de s'instruire. Ils voient ce que nous ne voyons point; leurs yeux attentifs discernent des choses qui nous échappent, parce qu'elles nous sont trop familières. Ainsi, j'ai eu le plaisir de recevoir la visite d'un Californien de qualité.

Pour quoi ne le nommerais-je pas? Français de naissance, M. Samuel-Jacques Brun quitta presque adolescent sa province, se rendit à Londres, puis aux Etats-Unis, où il se fixa. Depuis bientôt quarante ans, il exerce à San Francisco, avec talent et succès, le métier d'avocat. Il a conquis la réputation, l'autorité, la fortune. Mais il n'oublie pas sa première patrie. Il a écrit et publié en anglais un volume intitulé "Tales of Languedoc, recueil des jolies et gaies légendes qui avaient charmé son enfance et que, par une touchante pensée, il voulait répandre au delà de l'Océan. Vous concevez la joie qu'il a eue de descendre, après douze années, dans notre Paris moderne. Il s'y plaît. Il y goûte de nobles et délicates jouissances. Il en admire les beautés, la prospérité et, dans l'ordre intellectuel, l'activité allègre et féconde. Tout cela, il me le dit chaleureusement. Pourtant, sous ses phrases louangeuses, se dissimulait un fonds d'amertume et de tristesse. Je le questionnai: je le pressai de répondre. Il hésitait; puis, il se décida:

—Vous n'aimez plus les Américains, me déclara-t-il. Je protestai. J'invoquai notre éternelle gratitude envers ceux qui nous secoururent et nous sauvèrent. —Oui, oui, reprit-il vous vous rappelez... Mais il semble qu'une source d'irritation se mêle à vos souvenirs, que vous vous gardez même, Noye saisissons ces nuances. Nous y sommes très sensibles.

Je dus convenir que la politique de Washington nous avait, au lendemain de la guerre, surpris et déçus. Le peuple simpliste, juge un pays à travers les actes de son gouvernement. Le peuple de France s'est imaginé, lui aussi, que le peuple américain lui témoignait moins de sympathie, qu'il se refroidissait, s'éloignait.

Erreur! s'écria vivement M. Brun. Les cours, libas, vous sont plus que jamais attachés, ils vous restent fidèles et ils y ont quelque mérite, car l'Allemagne fait de prodigieux efforts pour le détourner de vous... Vainement... Demandez à Clemenceau s'il a senti vibrer autour de lui, lors de son récent voyage, l'âme de la foule... J'estime, et cette évaluation n'est pas fantaisiste, que 85 pour 100 des habitants du Nouveau Monde vous sont acquis. Seulement, vous vous défendez mal. A la propagande germanique perdue et tenace, vous n'opposez rien. Aucun effort méthodique, aucune organisation.

Et mon aimable interlocuteur déplore cette inertie. Elle lui est intelligible et le confond. Comment, à défaut de l'Etat, si les Chambres

lui refusent les ressources nécessaires, l'initiative privée ne prend-elle pas en mains la bonne cause? C'est bien facile! Que mille Français de la classe aisée prélèvent chacun sur son budget cinq billets de mille francs... Ces cinq millions permettraient l'établissement à New-York d'un bureau central fortement outillé, en rapports permanents avec la presse, et qui servirait de lien entre les deux pays, et qui recueillir les calomnies scélécrates et ne les laisserait point passer sans riposter énergiquement. Cette vigilante sentinelle s'écarterait, multiplierait les volontés qui nous sont amicales et qui, n'étant point encouragées, finiraient par se lasser.

Voilà ce que suggérerait M. Brun au cours de notre affectueuse causerie. Les habitants de San Francisco constituent un fonds annuel de 500,000 dollars pour faire connaître au dehors à San Francisco, avec talent et succès, le métier d'avocat. Il a conquis la réputation, l'autorité, la fortune. Mais il n'oublie pas sa première patrie. Il a écrit et publié en anglais un volume intitulé "Tales of Languedoc, recueil des jolies et gaies légendes qui avaient charmé son enfance et que, par une touchante pensée, il voulait répandre au delà de l'Océan. Vous concevez la joie qu'il a eue de descendre, après douze années, dans notre Paris moderne. Il s'y plaît. Il y goûte de nobles et délicates jouissances. Il en admire les beautés, la prospérité et, dans l'ordre intellectuel, l'activité allègre et féconde. Tout cela, il me le dit chaleureusement. Pourtant, sous ses phrases louangeuses, se dissimulait un fonds d'amertume et de tristesse. Je le questionnai: je le pressai de répondre. Il hésitait; puis, il se décida:

—Vous n'aimez plus les Américains, me déclara-t-il. Je protestai. J'invoquai notre éternelle gratitude envers ceux qui nous secoururent et nous sauvèrent. —Oui, oui, reprit-il vous vous rappelez... Mais il semble qu'une source d'irritation se mêle à vos souvenirs, que vous vous gardez même, Noye saisissons ces nuances. Nous y sommes très sensibles.

Je dus convenir que la politique de Washington nous avait, au lendemain de la guerre, surpris et déçus. Le peuple simpliste, juge un pays à travers les actes de son gouvernement. Le peuple de France s'est imaginé, lui aussi, que le peuple américain lui témoignait moins de sympathie, qu'il se refroidissait, s'éloignait.

Erreur! s'écria vivement M. Brun. Les cours, libas, vous sont plus que jamais attachés, ils vous restent fidèles et ils y ont quelque mérite, car l'Allemagne fait de prodigieux efforts pour le détourner de vous... Vainement... Demandez à Clemenceau s'il a senti vibrer autour de lui, lors de son récent voyage, l'âme de la foule... J'estime, et cette évaluation n'est pas fantaisiste, que 85 pour 100 des habitants du Nouveau Monde vous sont acquis. Seulement, vous vous défendez mal. A la propagande germanique perdue et tenace, vous n'opposez rien. Aucun effort méthodique, aucune organisation.

Et mon aimable interlocuteur déplore cette inertie. Elle lui est intelligible et le confond. Comment, à défaut de l'Etat, si les Chambres

lui refusent les ressources nécessaires, l'initiative privée ne prend-elle pas en mains la bonne cause? C'est bien facile! Que mille Français de la classe aisée prélèvent chacun sur son budget cinq billets de mille francs... Ces cinq millions permettraient l'établissement à New-York d'un bureau central fortement outillé, en rapports permanents avec la presse, et qui servirait de lien entre les deux pays, et qui recueillir les calomnies scélécrates et ne les laisserait point passer sans riposter énergiquement. Cette vigilante sentinelle s'écarterait, multiplierait les volontés qui nous sont amicales et qui, n'étant point encouragées, finiraient par se lasser.

Voilà ce que suggérerait M. Brun au cours de notre affectueuse causerie. Les habitants de San Francisco constituent un fonds annuel de 500,000 dollars pour faire connaître au dehors à San Francisco, avec talent et succès, le métier d'avocat. Il a conquis la réputation, l'autorité, la fortune. Mais il n'oublie pas sa première patrie. Il a écrit et publié en anglais un volume intitulé "Tales of Languedoc, recueil des jolies et gaies légendes qui avaient charmé son enfance et que, par une touchante pensée, il voulait répandre au delà de l'Océan. Vous concevez la joie qu'il a eue de descendre, après douze années, dans notre Paris moderne. Il s'y plaît. Il y goûte de nobles et délicates jouissances. Il en admire les beautés, la prospérité et, dans l'ordre intellectuel, l'activité allègre et féconde. Tout cela, il me le dit chaleureusement. Pourtant, sous ses phrases louangeuses, se dissimulait un fonds d'amertume et de tristesse. Je le questionnai: je le pressai de répondre. Il hésitait; puis, il se décida:

—Vous n'aimez plus les Américains, me déclara-t-il. Je protestai. J'invoquai notre éternelle gratitude envers ceux qui nous secoururent et nous sauvèrent. —Oui, oui, reprit-il vous vous rappelez... Mais il semble qu'une source d'irritation se mêle à vos souvenirs, que vous vous gardez même, Noye saisissons ces nuances. Nous y sommes très sensibles.

Je dus convenir que la politique de Washington nous avait, au lendemain de la guerre, surpris et déçus. Le peuple simpliste, juge un pays à travers les actes de son gouvernement. Le peuple de France s'est imaginé, lui aussi, que le peuple américain lui témoignait moins de sympathie, qu'il se refroidissait, s'éloignait.

Erreur! s'écria vivement M. Brun. Les cours, libas, vous sont plus que jamais attachés, ils vous restent fidèles et ils y ont quelque mérite, car l'Allemagne fait de prodigieux efforts pour le détourner de vous... Vainement... Demandez à Clemenceau s'il a senti vibrer autour de lui, lors de son récent voyage, l'âme de la foule... J'estime, et cette évaluation n'est pas fantaisiste, que 85 pour 100 des habitants du Nouveau Monde vous sont acquis. Seulement, vous vous défendez mal. A la propagande germanique perdue et tenace, vous n'opposez rien. Aucun effort méthodique, aucune organisation.

L'Ideal de Wilson et de Harding Triomphera

Nous lisons dans l'Echo de l'Ouest: "Vous n'avez pas le droit de crucifier le peuple américain sur une croix d'or," disait, il y a vingt-cinq ans, William J. Bryan aux membres de la Convention démocratique réunis à Chicago, partisans de l'étalon or, contre celui de l'argent, au taux de 16 to 1.

Aujourd'hui, après une guerre qui a bouleversé le monde, après que tout l'or de l'Europe a été drainé aux Etats-Unis, on a le droit de dire à ceux dont l'égoïsme ne leur permet pas de se mêler des affaires de l'Europe: "Allez vous plus longtemps nous laisser submerger par cette vague de richesses qui, sans que vous en aperceviez paralysie nos moyens et peut nous étouffer. N'entendez-vous pas le cri d'alarme jeté par vos deux derniers présidents; le premier qui est tombé épuisé au bout de sa carrière et le dernier qui est mort en combattant tous les deux sacrifiés pour la même cause, pour que les Etats-Unis ne se désolidarisent pas des affaires de l'Europe. Pendant que les coffres regorgent d'or, de cet or que la dernière guerre a amené aux Etats-Unis, n'entendez-vous pas les fermiers s'écrier:

"Nos récoltes pourrissent sur pied, faites en sorte que nous puissions envoyer le surplus de ce que le pays consomme aux populations de l'Europe qui souffrent. Aidez-nous à travailler à leur relèvement, afin qu'elles puissent nous acheter les produits que nous lui enverrons."

Il est possible que certains politiciens restent sourds à ce cri d'alarme, mais le peuple lui, qui comprend ceux qui lui parlent avec leur cœur, même s'il reste quelquefois indifférent, après réflexion faite, se tourne toujours du côté de ceux qui lui disent la vérité.

Aussi nous sommes assurés que le santé du Président Wilson et la vie du Président Harding n'auront pas été sacrifiées en vain, et que le peuple américain écartant la politique de ceux qui le voudrait voir devenir un peuple égoïste au point de ne pas s'occuper des affaires de l'Europe, suivra les conseils de ses derniers présidents et aux prochaines élections votera pour faire triompher leur idéal qui se résume ainsi: "Les Etats-Unis ne doivent pas rester éloignés des affaires de l'Europe." — Léon L. Rey.

Au Suet des Nouveaux nes

Les journaux ont publié récemment une statistique sur le nombre des enfants perdus ou volés en France: la moyenne annuelle — déjà élevée — est de plus de deux mille. Elle est beaucoup plus considérable aux Etats-Unis: pendant l'année 1921, d'après un rapport de police, 12,688 bébés, âgés de moins de deux ans, ont été volés, égarés ou abandonnés.

Dans plusieurs cas, il s'est agi de contestations entre mères, hospitalisées dans des "maisons de maternité". Pour avoir lu dans des romans-feuilletons des récits de substitution d'enfants, elles accusaient les infirmières d'avoir confondu les bébés.

Et, d'après elles, on leur présentait un bébé... qui était l'enfant de la voisine! Bref, une réédition de la célèbre affaire si sagacement tranchée par le roi Salomon.

Mais notre prosaïque époque moderne ne saurait recourir aux procédés d'un âge aussi lointain. On ne voit pas très bien un brave policier empocher par la cheville le bébé disputé, et faire mine de la patager entre la vraie mère et la fausse!

Les magistrats de Chicago ont inventé un système plus scientifique, à la suite d'une affaire qui les avait rendus bien perplexes. Une jeune femme, l'épouse d'un soldat, accueillit à l'hôpital, avait mis au monde un bébé qu'elle refusa, deux jours plus tard, de reconnaître le sien.

Le directeur de l'établissement s'efforça de lui démontrer qu'elle n'était la victime d'aucune erreur, et que les infirmières n'avaient pu se tromper entre les nouveaux nés confiés à leurs soins. Quand il eut épuisé tous ses arguments auprès de l'obstinée pensionnaire, quelqu'un lui conseilla de consulter les records de l'hôpital, tenus au jour le jour.

Il y constata que trois enfants étaient nés dans l'établissement au cours des vingt-quatre heures, à savoir: un petit blanc, un noir et un jaune. La jeune femme, entre deux crises de nerfs, du se rendre l'évidence: ni le minuscule Chinois, ni le négroïde ne pouvait être confondu avec le joli bébé blanc et rose. Et, guérie de son hallucination, elle accepta de le nourrir.

Ce fut à la suite de ce pénible incident que le directeur de l'hôpital conçut le projet de dresser la carte d'identité des enfants des leur naissance, en ajoutant aux indications d'état civil leurs empreintes digitales. Un expert qu'il consulta, lui releva ce fait: les lignes digitales sont si mal marquées, si peu apparentes, sur les mains d'un nouveau né, qu'il est impossible de les reproduire.

En outre, elles ont tendance à se modifier durant les premiers mois, comme les traits du visage. Elles ne peuvent donc pas servir à fixer définitivement l'identité d'un enfant nouveau-né.

JEUNE FILLE SENSIBLE
Le canot glissait sur la surface à peine ridée du lac; le soleil lançait ses chauds rayons sur la jeune fille et le jeune homme. Le jeune homme fit sa demande. La jeune fille le regarda dans les yeux puis, ouvrant sa jolie bouche, elle dit:

Comme question de fait, réalisait que nous sommes dans un canot et qu'il y a cinquante pieds d'eau au-dessous de nous, et que si vous agissiez comme vous devriez agir si vous connaissiez ma réponse, nous pourrions aller au fond de l'eau tous les deux. Je ne vous donnerai pas de réponse à votre question pour le moment, mais, Georges, rampez le plus vivement vers le rivage, posez-moi de nouveau la même question et vous verrez la réponse que je vous donnerai.

"Nos récoltes pourrissent sur pied, faites en sorte que nous puissions envoyer le surplus de ce que le pays consomme aux populations de l'Europe qui souffrent. Aidez-nous à travailler à leur relèvement, afin qu'elles puissent nous acheter les produits que nous lui enverrons."

Il est possible que certains politiciens restent sourds à ce cri d'alarme, mais le peuple lui, qui comprend ceux qui lui parlent avec leur cœur, même s'il reste quelquefois indifférent, après réflexion faite, se tourne toujours du côté de ceux qui lui disent la vérité.

Aussi nous sommes assurés que le santé du Président Wilson et la vie du Président Harding n'auront pas été sacrifiées en vain, et que le peuple américain écartant la politique de ceux qui le voudrait voir devenir un peuple égoïste au point de ne pas s'occuper des affaires de l'Europe, suivra les conseils de ses derniers présidents et aux prochaines élections votera pour faire triompher leur idéal qui se résume ainsi: "Les Etats-Unis ne doivent pas rester éloignés des affaires de l'Europe." — Léon L. Rey.

Etrange Pensionnat

Près d'Anvers, à Ranst, un nommé Slechten ouvrirait, il y a quelque temps, un pensionnat libre, qui eut bientôt pour élève une centaine de garçons de 6 à 14 ans et une fillette de 6 ans.

Ces enfants étaient entraînés dans une bâtisse tout juste assez grande pour y loger une vingtaine d'enfants. Ils devaient dormir à deux et à trois dans le même lit, et certains couchaient à même le sol sur de vieilles couvertures. Au grenier, sept autres enfants étaient parqués dans une atmosphère fétide.

L'alimentation était, dans ce pensionnat, peu ordinaire, à la hauteur du logement. Un peu d'eau salée en guise de potage et une purée de pomme de terre et de riz comme plat de résistance, tel était l'habituel menu. Les surveillants de ces malheureux petits étaient: Slechten, sa femme, le sous-directeur du Bast et un instituteur nommé Geselle.

Directeur et instituteur se livraient sur les enfants à des actes ignobles. Grâce à la perspicacité d'une jeune infirmière en vacances à Ranst, on vint, enfin, à mettre un terme à ce scandale.

Sur la dénonciation de cette infirmière, le parquet a fait une enquête sur place. Le directeur et l'instituteur, de même que la femme Slechten, ont été arrêtés.

L'instruction fait découvrir de nouvelles horreurs tous les jours. C'est ainsi que les magistrats ont appris qu'il y a quelques mois un enfant serait mort et que le cadavre serait resté étendu très longtemps à côté de ses petits compagnons de lit.

Beaucoup des petits malheureux torturés dans cet enfer sont des enfants de seconde main: d'autres sont des enfants abandonnés; il y a même parmi eux un orphelin de guerre et deux petits Anglais, que leurs parents ont laissés sans nouvelles depuis deux ans, et qui étaient gardés "par charité" à l'institution où on les employait aux plus viles besognes.

D'autres enfants avaient été confiés à Slechten par des parents qui, pour un moment quelconque, ne pouvaient garder leurs enfants auprès d'eux et qui avaient été attirés par les conditions avantageuses offertes par les prospectus de l'établissement; le prix de la pension n'était en effet que de 600 francs par an.

Un Peu de Tout
Jamais une chauve-souris ne se frapperait sur un arbre ou un obstacle quelconque en volant; cela même dans le jour alors que ses yeux ne voient pas.

Les Indiens de Pueblo, aux Etats-Unis, représentent la plus vieille civilisation de l'Amérique.

La ville de Los Angeles, aux Etats-Unis, mange chaque jour 40,000 tartes de toutes sortes.

Pour la consommation du lait, les Etats-Unis tiennent la sixième place sur une liste de onze nations.

Le sang traverse le cœur à une vitesse de sept mille à l'heure.

Aux Etats-Unis, une population de 105,708,771 personnes emploie 13,411,379 téléphones, tandis que l'Angleterre avec une population de 47,237,530 en a 995,242.

David Kentley de la Nouvelle Ecosse tient le record de la chasse aux ours. Il a abattu 120 bêtes dans sa vie.

Un arbre géant découvert dernièrement en Nouvelle Zélande mesure 92 pieds de diamètre. On prétend qu'il a 2060 ans d'existence.